

Victoria Elisabeth Minjauw, animatrice bénévole et membre de la Commission Jeunesse LDH

# No Woman's Land

Cette nouvelle a été rédigée sur la base du thème « Les Armes » pour *La Chronique de la Ligue des droits humains*.

Allongée sur mon lit, tout mon corps dansait. J'avais branché mon casque pour me couper du monde, respirer un peu de jazz électrique et ainsi m'endormir dans un souffle. Mais bientôt les images et les sensations s'invitèrent, et alors que la ville était étouffée de mesures carcérales, je me mis à voyager à travers des lieux interdits. Je traversai des salles de spectacles grandioses, désormais fermées, ou encore la douceur d'un bistro une après-midi de pluie. J'avais soif de tout ce dont nous étions privés, les interactions surprises du quotidien me manquaient : l'humour de l'ouvreuse à la billetterie, un début de conversation avec le voisin de table, l'amicale sollicitude du joli serveur ou encore cette amie qui passait dans le coin et qui en a profité pour acheter des fraises.

Mon esprit m'entraîna ensuite devant un hangar industriel, une fierté du siècle dernier, fleuri de nature nouvelle depuis que ses occupants l'ont délaissé. En passant la porte inefficace, le lierre masqua un temps l'odeur humide qui ravageait les murs. Mais une fois à l'intérieur, je fus saisie par la puissante armature de métal, éblouie en son dôme par le souvenir d'une verrière. Le rôle des ouvriers résonne encore, l'escalier de la salle des machines semble écouter leurs voix grivoises et partager le goût de la poussière sur leurs lèvres. Je reste un moment sous le halo lumineux à observer cette révolte contre la dictature du temps.

Dans mon casque, un mélange d'instruments tristes s'unit, et une plainte électronique s'élève, rythmée par l'espoir de faire oublier le silence. La valse timide sort de la terre et s'élanche comme une plante vers le ciel, portée par sa basse régulière qui, en douceur, emporte les sons graves vers le sommet des notes féminines. Plus haut, plus loin. La musique nourrit le sang chaud de mes veines, et caresse ma peau comme un amant attendri après une longue nuit de sommeil. Soudain le ton bascule, un filet de piano tient la sève en haleine et je ne peux plus retenir mon corps qui se jette dans l'arène. Sous la remontée fulgurante de l'orchestre modélisé, je cours, tourne et virevolte en riant. En moi brille la pulsion d'exister. Je ne reconnais pas cette danseuse, j'ignorais qu'elle habitait en moi.

Le lendemain, la ville se réveille, les mesures sont levées, ou du moins en partie. Dans le vieux tram qui m'emmène, je vois les Bruxellois se jeter sur les terrasses, une bière hydro-alcoolisée à la main, et j'erre dans cette ambiance étrange, à mi-chemin entre un traité de paix et la fin des coupons de rationnement social. Pourtant, rien n'a véritablement changé. Les métiers mal payés ont fait travailler les pauvres jusqu'à l'épuisement. Entassés dans leurs appartements insalubres, ils ont fait tourner la mince économie en heures supplémentaires, mais c'est à peine s'ils respirent, surveillés de près par les matraques. D'autres ont triplé leur fortune déjà vertigineuse, ont profité de leur jardin et dansé dans les rues avec les casquettes bleues. Toujours ce même refrain, une répétition incessante de ce chant inégalitaire que j'entends à travers la vitre, complice.

Quand je descends, je remarque tout de suite un autre furoncle que la pandémie a fait croître dehors. Un élevage de chacals prépubères, des meutes de hyènes bruyantes et quelques vieux mufles vicieux raclent les coins de rue, les places, les cafés, les métros, les trams, les trottoirs, de leurs rôles faussement en chaleur. Seuls ou en bandes, ils sont partout. Au nom d'une croyance de comptoir, ancrée évangéliquement dans la médecine populaire, on nous rabâche sur la normalité de ces pseudo-pulsions mâles qui m'obligent à tenir le rôle de bétail. On regarde mes seins, mes fesses et mon sexe d'un œil qui divague, tout est commenté, complimenté, convoité, réprimandé, insulté puis haï. On m'a mise en garde, puis enseigné que l'ignorance est la meilleure des armes. Le corps s'affaisse, les épaules se courbent et le regard fuit. Voilà comment d'une culture du viol, on imprègne

les filles d'un dogme de la peur, sous prétexte de les protéger. Établie comme une secte, ce culte les corrompt en agneaux fragiles et les force à ingérer très tôt cette domination des sexes dans l'espace public. Si les jeunes filles s'y opposent et tentent de résister à ce rôle assigné, la riposte se fait plus sournoise car une course à la perfection plastique est enracinée dès leur plus jeune âge. Écrasées, méprisées, broyées de l'intérieur, cette lutte vers un idéal physique, impossible à atteindre, empêche les femmes d'exceller en leur imposant la maternité comme seul domaine où elles peuvent resplendir.

Le théâtre qui a accepté ma demande de location est situé dans le centre-ville et je l'avais choisi car sa salle de répétition ne possédait aucun miroir. Dans mes jambes, la danse me démange, je marche d'un pas assuré à travers les petites ruelles qui se bousculent, jusqu'à la rue du petit théâtre de quartier, coincée entre deux grands boulevards bruyants. L'endroit est désert. Le gardien m'emmène à travers un chemin d'escaliers et de portes, qui s'infiltrer dans l'immeuble voisin. Je reste silencieuse dans ce cimetière culturel où nous sommes les seules formes de vie. Par une trappe sous le grand escalier, il me montre une salle insolite dont je n'aurais pas soupçonné l'existence. L'assemblage des deux maisons aux dimensions inégales a créé cette pièce-mystère à mi-hauteur entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Totalement encerclée par les murs voisins, elle n'a pas la moindre fenêtre donnant sur l'extérieur, excepté une grande lucarne fissurée au plafond. C'était parfait.

Je me dirigeai aussitôt vers le matériel son pour brancher mon téléphone et, me sachant seule, je mis le volume au maximum. La plainte d'un violon électrique s'éleva dans le silence et mes poumons se remplirent de sa musique. Les yeux fermés, mes mains cherchèrent à la saisir, ma bouche voulut en boire pendant que mes articulations s'étendaient dans l'espace. Tout mon être dansait, je ne faisais qu'une, portée par la vie qui surgissait du fond de mes entrailles. Tenus par le rythme, mes mouvements se firent de plus en plus rapides, m'embrassèrent avec la grâce d'une ballerine. Je me nourrissais comme une affamée qui mettait fin à des années de famine : j'étais là, j'étais moi, enfin libre d'habiter ce corps dont j'étais jusqu'alors dépossédée. Je suis née femelle mais je m'étais toujours refusée à devenir femme. Quand ma valse devint sensuelle, lascive et mordante, je réalisai combien je ne m'étais jamais autorisée à me montrer si belle, si puissante au dehors. Car les hommes congédieraient mes idées pour les cantonner à une place inférieure, sans même prendre la peine de les écouter. Je suis née femelle mais je me refuserai toujours à devenir leur femme.

La musique change brusquement, elle est plus dure, les tonalités s'écrasent dans un rythme soutenu, porteur. Je me redresse instinctivement. Mon regard écrase le mur du fond et je vois soudain toutes les personnes responsables de ma colère. Dans un élan de révolte je marche droit sur eux, virevolte et repars vers le mur d'en face, infatigable. L'émotion me gagne et je pleure d'une joie enfouie et profonde. Je ne suis pas seule... Le long de ma trajectoire, des jeunes filles de quatorze ans m'ont rejointe et nous formons une seule et même ligne. Leur visage est dur, déterminé et je sens leur rage à défier, elles aussi, le mur des gens qui les rabaissent, qui sexualisent leur corps et banalisent la violence. D'une même voix, nous avançons souveraines, la puissance de notre confiance retrouvée est une arme redoutable.

Quand l'heure de rentrer me rattrapa, j'éteignis la musique et les filles disparurent. Mais en sortant du théâtre, j'étais submergée de gratitude, avec la vocation de rencontrer cette nouvelle génération – si proche, si seule – pour l'aider à s'affranchir car il n'est pas question d'accepter ce *No Woman's Land* plus longtemps.